



HAL
open science

Prosodie et sémantique des mots : pour une morphologie élargie

Mélanie Petit

► **To cite this version:**

Mélanie Petit. Prosodie et sémantique des mots : pour une morphologie élargie. Liens linguistiques. Études sur la combinatoire des composants, 2010. hal-01667654

HAL Id: hal-01667654

<https://hal.science/hal-01667654>

Submitted on 19 Dec 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Prosodie et sémantique des mots : pour une morphologie élargie

Mélanie PETIT
Université d'Orléans

I. Introduction

1. Problématique

L'objectif de notre étude est de chercher à mettre au jour des paires stables « forme prosodique/sens » dans le cadre d'une description sémantique des connecteurs, le but étant d'aboutir à une réduction de la polysémie de ce type d'unités, et d'une manière plus générale, de proposer une méthodologie objective de discrimination prosodique des différents emplois d'un même item, réapplicable de manière transversale sur des connecteurs variés et fondée sur l'analyse de critères objectifs tels que les paramètres de la hauteur, de la durée ou de l'intensité. Le point de départ de cette recherche est de se demander ce qui en discours permet à l'interlocuteur d'interpréter un énoncé. S'agit-il du contexte, du sémantisme attaché intrinsèquement au connecteur lui-même ou bien de sa forme ? Vaste question qui ne néglige en aucune façon l'éventualité que ces trois options co-existent, de manière simultanée ou successive. Notre article abordera tout d'abord le cas de *enfin* pour s'intéresser ensuite à *disons*, *en fait* et *quelques* et tenter de voir si les hypothèses relatives à une possible discrimination prosodique formulées sur notre premier connecteur sont également applicables à d'autres unités.

2. Les connecteurs

Nous avons orienté nos recherches sur un type d'objet sémantico-pragmatique particulier que sont les connecteurs discursifs. Ils constituent en effet une classe d'objets privilégiée dans les travaux menés par les sémanticiens contemporains, leur description, et plus particulièrement les propositions relatives au traitement de la polysémie qu'ils présentent et qui les caractérise, ayant donné lieu à une production scientifique très conséquente depuis trente ans.

Toutefois, l'évolution des théories produites en vue de rendre compte de leur forte poly-fonctionnalité s'avère discutable, s'agissant notamment de la dimension orale, quand la question de la prise en considération de la dimension prosodique des emplois est ignorée ou rejetée *a priori*. Et ce dès lors que la possibilité de distinguer différents emplois d'un même connecteur spontanément et uniquement de manière perceptive semble manifeste.

Prenons à titre d'exemple le cas de *enfin* qui peut présenter tant des emplois exprimant le soulagement que des emplois exprimant l'irritation ou une dimension temporelle. Il semble incontestable qu'il existe une différence phonologique entre la réalisation d'un *enfin* de soulagement et celle d'un *enfin* d'irritation, et que la bonne interprétation de ceux-ci se fait spontanément par les auditeurs en discours, quand bien même ce connecteur est prononcé isolément, comme cela peut être le cas pour des emplois d'irritation ou de résignation. Une fois ce constat mis en évidence, il nous semble nécessaire de nous intéresser à la possibilité de mettre en place une technique de discrimination prosodique de ces emplois ainsi qu'une réflexion théorique sur la notion de forme linguistique.

3. Etat des lieux

La majorité des études ayant pour objet la description sémantico-pragmatique des connecteurs ne prennent pas en compte l'analyse de la forme sonore. En témoigne par exemple l'ouvrage réalisé par K. Fischer (Fischer, 2006), dont l'objet est de rassembler dans un même volume l'ensemble des approches concernant les marqueurs de discours. Il s'avère qu'une infime partie de celles-ci s'intéresse à la dimension prosodique, et que par ailleurs, lorsque celle-ci est évoquée, elle ne l'est souvent qu'à titre de piste envisageable mais sans qu'il ne soit fourni

par l'auteur d'analyse précise. En outre, la très grande majorité des travaux menés dans ce domaine s'intéresse à la prosodie au niveau phrastique ; les recherches qui se concentrent sur les seules configurations prosodiques d'unités lexicales sont exceptionnelles. Toutefois, il est à noter que certains travaux ayant pour objet la description des connecteurs intègrent malgré tout la dimension prosodique. R. Bertrand et C. Chanet (Bertrand & Chanet 2005) s'intéressent par exemple à l'étude des liens entre les réalisations prosodiques de *enfin* et ses rôles dans le discours en français parlé. Leurs observations leur permettent d'aboutir aux conclusions selon lesquelles le statut sémiotique du connecteur étudié peut être distingué grâce à l'observation prosodique, mais non la totalité des emplois. G. Dostie (Dostie 2004) propose quant à elle un traitement des marqueurs discursifs en envisageant entre autres leurs relations avec la sémantique et la lexicographie. Elle souligne l'intérêt de prendre en compte la prosodie pour repérer les divers sens d'un marqueur discursif, et opte pour une analyse perceptuelle, plutôt que pour une analyse prosodique.

4. Morphologie et prosodie

Notre objectif est d'étudier les différentes configurations prosodiques apparaissant sur certains connecteurs afin de mettre au jour leurs rôles dans le processus de désambiguïsation de ces unités, démarche qui ne peut être menée que dans le cadre d'une sémantique de corpus et dans celui d'une sémantique linguistique.

Plus globalement, nous nous interrogeons sur l'éventualité de l'existence d'une certaine forme de « lexicalisation » de la prosodie. Il n'est évidemment pas question de défendre ici l'idée selon laquelle le français serait une langue à prosodie lexicale comme le sont les langues à tons telles que le chinois ou les langues à quantité vocalique distinctive (latin, grec ancien par exemple). Par « forme de lexicalisation », nous suggérons simplement que certaines configurations permettraient de désambiguïser des emplois en discours. Si tel était le cas, il ne serait alors plus légitime de concevoir un lexème en termes phonématiques uniquement et de négliger la dimension prosodique.

Avant de mener à bien notre étude, il nous semble important de clarifier ce que nous entendons par la notion de *forme*. *A priori*, aborder la prosodie pour parler des relations entretenues entre la sémantique et la morphologie n'a pas grand sens, tant il semble clair que, processus de focalisation mis à part, elle concerne plutôt la relation linguistique/pragmatique. Cet *a priori* tombe néanmoins quand il devient nécessaire de parler de prosodie à un niveau lexical, car alors c'est bien au niveau lexical et sémantique, c'est-à-dire au niveau des emplois lexicalisés des items linguistiques que la question de la forme prosodique se pose et impose de repenser le rapport entre forme et sens en morphologie. Car si la morphologie dans sa variante constructionnelle distingue entre mots complexes, mots structurés et mots construits, elle n'a pas jusqu'ici envisagé que les notions de forme ou de complexité puissent concerner une lexicalisation de la prosodie. Il s'agira au cours de notre analyse de mettre en évidence que la forme non seulement phonématique mais également prosodique du morphème a pour effet de nous guider lors du processus interprétatif et de résoudre en partie la difficulté liée au phénomène de polysémie. Le morphème *enfin* n'est alors pas simplement une unité combinatoire mais présente bien des caractéristiques prosodiques particulières en fonction de l'emploi qu'il se voit attribuer en contexte. Nous supposons donc que si l'étude de la formation des mots va jusqu'à la prise en considération du sens, alors il est nécessaire d'élargir la notion de forme à la dimension prosodique. Nous ne rejetons par ailleurs nullement l'idée qu'il puisse y avoir à la fois des propriétés lexicales et d'autres paramètres qui entrent en jeu dans le processus interprétatif. Dans cette optique, nous postulons l'existence de plusieurs signifiants phonologiques (variation au niveau de la prosodie) pour un même signifiant phonématique, et donc la nécessité d'élargir la notion de forme linguistique.

5. Polysémie vs homonymie

Face au choix de la représentation de la diversité des emplois, en termes de polysémie ou d'unités indépendantes les unes des autres auquel sont confrontés les sémanticiens, nous nous situons dans la première perspective, considérant avec Pustejovsky et beaucoup d'autres la « solution » du dégroupement homonymique des emplois comme inacceptable.

La question qu'un tel constat engendre en ce qui nous concerne est de savoir si les différents emplois d'un même connecteur sont prosodiquement discriminables au moyen d'un procédé se fondant sur des critères vérifiables tels que l'étude des paramètres prosodiques.

Nous fonderons notre approche de la diversité des emplois sur la distinction entre la signification et le sens telle qu'elle est pratiquée en sémantique linguistique depuis près de quarante ans : la signification d'une unité (d'un morphème) est une information présente lors de tous ses emplois et ayant comme rôle de déclencher l'interprétation, alors que le sens est l'interprétation particulière d'un emploi, le résultat du processus interprétatif (Benveniste 1954, Ducrot 1987).

Cette distinction conduit techniquement à concevoir la polysémie (comme diversité des emplois et des sens associés à ces emplois) comme compatible avec une conception monosémique de la signification. Ce qui dans le cas des connecteurs conduit à des descriptions monosémiques de la signification morphémique qui lient entre eux les différents emplois et expliquent l'existence de cette diversité.

Sur cette base, nous nous intéresserons tout d'abord au connecteur *enfin* sur lequel nous tenterons de mettre au jour, à partir de l'analyse d'un corpus important, un processus de discrimination prosodique puis nous porterons dans un deuxième temps notre attention sur les connecteurs *disons* et *en fait* ainsi que sur le quantifieur *quelques* afin d'observer si les hypothèses que nous formulerons sur *enfin* sont généralisables à d'autres items.

II. Le cas de *enfin*

Notre corpus ayant confirmé sa pertinence, nous adopterons la description indicationnelle de la signification morphémique (commune à tous les emplois) de *enfin* proposée par F. Nemo (Nemo 2000) selon laquelle ce morphème code l'indication que :

- un problème se pose à un moment t
- ce problème est résolu en t+1

et impose à l'auditeur de chercher/déterminer dans le contexte et le co-texte de quel problème il est question, la façon dont il est résolu et surtout de situer temporellement t et t+1, notamment relativement au moment de l'énonciation. Description qui par exemple explique la co-existence de la valeur de soulagement et d'irritation par le fait que dans le cas du soulagement le problème est résolu au moment où l'on parle alors que pour l'emploi d'irritation (De type « Taisez-vous enfin ! ») le moment t est le moment où l'on parle, et l'énonciation de *enfin* vise à mettre un terme au problème.

Nous allons nous attacher maintenant à expliciter la démarche qui fût la nôtre. Afin de constituer notre base de données, nous nous sommes fondée sur un premier classement sémantique des emplois (*i.e.* des sens) de *enfin*. Il nous semblait en effet plus judicieux de partir d'un classement sémantique de base inspiré des différentes descriptions de cet item afin de relever les occurrences de ce connecteur. Il existe en effet de nombreux travaux relatifs à *enfin*, ce qui nous a permis de définir un classement des emplois à la fois large (et donc susceptible d'être modifié et affiné par ailleurs) et représentatif car nous prenions en considération l'ensemble des hypothèses de descriptions proposées. Notre corpus est ainsi constitué de 181 occurrences de *enfin* dont voici la première répartition par type d'emploi :

- L'expression de la reformulation et de l'interruption : 81 occurrences (45%)
- L'expression de la fin de l'énumération d'une série : 18 occurrences (10%)
- L'expression de la synthèse ou de l'hyponymie : 16 occurrences (9%)

- L'expression de la résignation : 6 occurrences (3%)
- L'expression de l'irritation : 18 occurrences (10%)
- L'expression du soulagement : 29 occurrences (16%)
- L'expression de la justification : 6 occurrences (3%)
- Autres : 7 occurrences (4%)

Les locuteurs sont des hommes et des femmes âgés de plus de 18 ans et parlant un français considéré comme standard. Les données ont été recueillies dans différentes sources à l'aide du logiciel Audacity afin de faire varier les situations et les catégories socioprofessionnelles des locuteurs et dans le but d'obtenir un corpus représentatif. La base de données principale dans laquelle nous avons extrait nos occurrences est l'Enquête SocioLinguistique à Orléans (ESLO, <http://www.univ-orleans.fr/eslo/>), qui se compose de plus de 400 heures d'enregistrement de discours spontané. Les sources secondaires dans lesquelles nous avons également recueilli nos données sont des émissions de radio, des films et des pièces de théâtre ainsi que des lectures de nouvelles. L'objectif étant d'étudier majoritairement du discours spontané, cela explique l'extraction d'une majorité de nos données dans ESLO. Précisons que nous avons fait figurer une catégorie *autres* qui contient les emplois de *enfin* qui nous semblaient particuliers et difficilement classables avec les autres types d'emplois.

Ayant choisi de prendre comme point de départ de notre analyse la forme sémantique et non la forme prosodique, nous avons caractérisé chacune des données par type d'emplois au moyen du logiciel Praat puis observé s'il existait des similarités entre elles. Après avoir observé que le comportement prosodique des unités étudiées n'était pas prédictible à partir de la prosodie de son contexte, l'analyse prosodique des données a consisté en l'étude des paramètres prosodiques suivants : la hauteur, la durée et l'intensité de différentes unités, à savoir le connecteur pris isolément ainsi que chacune des syllabes qui le composent. Nous avons en outre observé la forme des courbes de fréquence fondamentale (Fo, c'est-à-dire la hauteur) et d'intensité ainsi que la localisation des pics de ces dernières.

Notre analyse nous ayant conduite à observer dans un premier temps que des disparités dans les configurations prosodiques se manifestaient pour différentes occurrences d'un même type d'emploi, nous avons abouti à la conclusion suivante : soit il n'existe aucun lien stable entre la prosodie et le sens, soit notre classement sémantique d'origine était discutable. Pour trancher cette alternative, nous avons envisagé de poursuivre notre analyse en procédant différemment et en prenant cette fois comme point de départ la prosodie, en observant si des formes prosodiques proches étaient la manifestation de traits sémantiques identiques, en appliquant également cette démarche à l'intégralité des occurrences et non plus uniquement à des sous-types. Nous avons en outre pris en considération l'analyse du contexte droit et gauche du connecteur (débit, intensité, fréquence, pics, pauses), celui-ci pouvant présenter une influence ou une complémentarité dans le processus d'interprétation. Nous avons favorisé l'observation des courbes de Fo et d'intensité de chacune des occurrences de notre corpus et remarqué que celle-ci était plus pertinente que la lecture des tableaux de chiffres qui étaient pour leur part plus difficilement interprétables.

Cette démarche nous a conduite à constater qu'il existait bien finalement des sous-emplois discriminables prosodiquement. Comme nous l'avons vu, l'un des tests sémantiques permettant de distinguer les emplois est de se poser la question de savoir à quel moment se pose le problème (indication codée par le morphème) lorsque le locuteur réalise un *enfin*, l'irritation étant associé à un problème actuel alors que le soulagement est associé à un problème passé car résolu. Or, nous avons pu mettre en évidence que le sous-emploi caractérisé comme étant un *enfin* de soulagement selon ce type de test devait en réalité être affiné en deux sous-catégories : le soulagement quand le locuteur manifeste sa satisfaction quant à la fin du problème d'une part et d'autre part un sentiment que l'on pourrait gloser par « ce n'est pas trop tôt » quand il manifeste avant tout son insatisfaction que le problème ait

mis si longtemps à se résoudre. Or, ce sont ces emplois précisément qui constituent les individus lexicaux repérables sur une base prosodique. On constate donc que cette distinction n'avait jamais été formulée dans les travaux antérieurs et que le type générique « soulagement » constituait donc une surgénéralisation qui a pu être mise en évidence grâce à l'observation prosodique. En effet, les emplois de soulagement présentent par exemple une courbe de Fo descendante alors que les emplois du type « ce n'est pas trop tôt » présentent des courbes de Fo montantes (s'accompagnant souvent d'une cloche mélodique sur la première syllabe). De cette manière, en employant une méthodologie consistant à définir les traits sémantiques et pragmatiques un à un et en validant ces derniers à l'aide de l'analyse prosodique, il nous est possible d'éviter une surgénéralisation des types sémantiques lors de la description des emplois, phénomène trop présent dans la majorité des descriptions proposées et qui a comme conséquence de fausser la représentation réelle des données. L'étude de la prosodie éclaire alors véritablement la sémantique elle-même. Par ailleurs, cette manière de procéder par allers-retours entre la sémantique et la prosodie nous a permis d'affiner notre classement sémantique d'origine. Nous avons par exemple également pu observer que le *enfin* catégorisé comme synthétique ou hyperonymique pouvait se décliner lui aussi en deux sous-emplois selon que le locuteur cherche à ajouter une information supplémentaire dans le but d'aider le locuteur à comprendre un point précis ou s'il signale plutôt qu'il envisage de clôturer le discours. Il en va de même pour l'emploi servant à exprimer le dernier élément d'une liste que l'on pourrait aisément gloser par « finalement ». Celui-ci présente deux types d'emplois différents selon que le locuteur exprime ou non une hiérarchisation que l'on peut qualifier d'« attentionnelle » entre les éléments énumérés. Nous avons également affiné notre classement d'origine par l'ajout du trait sémantique de l'incompréhension, parfois exprimé par certaines occurrences de *enfin* mais qui ne constitue pas pour autant une catégorie à lui seul, car pouvant se surajouter à d'autres traits sémantiques. Nous avons pu remarquer que cette simultanéité de traits sémantiques pour l'expression d'une même occurrence était relativement fréquente dans notre corpus. Nous pensons que cela peut être la raison de l'existence de surgénéralisations dans les descriptions sémantiques, la définition d'un type d'emploi étant fondée sur le sentiment dominant exprimé par une occurrence.

Relativement à *enfin*, nos conclusions sont les suivantes :

- Il y a bien discriminabilité prosodique des emplois.
- La discrimination opérée se situe sémantiquement à l'intérieur des types plutôt qu'entre les types.
- La prise en compte de la prosodie permet d'affiner la description des emplois et d'éviter des surgénéralisations en ce qui concerne les emplois-types.
- Il existe des formes prosodiques précises qui expriment le rapport que le locuteur a à l'un des éléments de l'histoire codée par le morphème. Par exemple, pour l'emploi de *enfin* que l'on peut gloser par « ce n'est pas trop tôt », la relation exprimée par le locuteur est qu'il n'est pas content d'avoir eu à attendre que le problème se résolve.

Soulignons toutefois que même si le classement sémantique de *enfin* n'était pas pertinent, cela ne remet pas en cause le typage, autrement dit le test cherchant à savoir s'il y a bien un problème en jeu et à quel moment celui-ci est résolu continue à fonctionner sur les types. La validité de la caractérisation initiale est donc maintenue.

Nous aimerions apporter une précision quant à la notion d'« attentionnalité » évoquée lors de l'analyse de l'emploi hyperonymique de *enfin*. Nous pensons qu'une majeure partie des caractérisations en types d'emplois pourrait être reconsidérée et affinée sur la base de la quantité d'attention que le locuteur considère qu'il est nécessaire d'apporter à un objet. C'est grâce à ce type de paramètre que certains *enfin* sont caractérisables.

Suite aux résultats que nous avons pu mettre au jour lors de l'analyse du connecteur *enfin*, nous avons voulu observer si ces mêmes phénomènes de marquage de la forme se reproduisaient sur d'autres items. Nous nous sommes donc intéressée à *disons*, *en fait* et *quelques* en employant une méthodologie différente. Pour des raisons de temps, nous n'avons pas pu procéder à une analyse sémantique détaillée des items en prenant comme point de départ la signification morphémique, comme nous l'avions fait pour *enfin*. Nous avons constitué pour chacun d'entre eux un petit corpus de test de 25 à 50 occurrences et nous nous sommes attachée à caractériser les emplois de manière pragmatique. Nous avons recueilli nos données à partir de l'émission « Des Sous et des Hommes » (<http://dsedh.free.fr/index1024.htm>). Nous avons eu recours à cette base de données pour différentes raisons telles que la disponibilité, les émissions étant librement accessibles en ligne, la mise à disposition des transcriptions et la très bonne qualité acoustique des données. Enfin, les personnes interviewées étant en grande partie des individus ayant des positions politiques affirmées et cherchant à les défendre, leur discours est souvent très modulé prosodiquement. Nous avons employé une méthodologie fondée sur l'observation des courbes de F_0 et d'intensité de l'unité elle-même et par rapport à son contexte et nous avons tenté de faire des corrélations entre le typage sémantico-pragmatique et la configuration prosodique des données en question. Bien que cherchant à savoir à quels types d'informations pouvait être associée la prosodie, notre attention s'est portée plus précisément sur la recherche d'un marquage de la dimension attentionnelle de la part du locuteur. Sans détailler l'ensemble des paramètres de notre analyse, nous présenterons les principales conclusions auxquelles celle-ci nous a permis d'aboutir.

III. Test des hypothèses sur d'autres items

1. Le cas de *disons*

Nous avons porté tout d'abord notre choix sur *disons* précisément afin de pouvoir procéder à des comparaisons pertinentes. En effet, nous avons choisi de poursuivre dans un premier temps notre étude sur des connecteurs bisyllabiques incluant une consonne fricative, tel que c'est le cas pour *enfin*. Notre choix c'est donc porté sur le connecteur *disons*, qui intègre lui aussi une consonne fricative mais sonore, en l'occurrence /z/, cette dernière se situant également en position intersyllabique.

Nous nous posons la question de savoir s'il existe ou non un lien entre les différents emplois de *disons* et une prosodie particulière qui permettrait de les caractériser. La prosodie avec laquelle le connecteur est réalisé semble être interprétée par l'interlocuteur comme une posture particulière prise par le locuteur. Nous avons donc tenté, au travers de l'observation de *disons*, de chercher à faire la typologie de ces postures. Suite à nos premières observations, nous émettons l'hypothèse selon laquelle, lorsqu'un locuteur emploie le connecteur *disons*, il cherche à signaler qu'il est conscient de la non-conformité du lexique dans le discours qu'il s'apprête à produire avec les attentes des interlocuteurs. La réalisation prosodique permet de savoir ce qu'en pense le locuteur, autrement dit est-il ou non nécessaire d'accorder de l'importance au problème que cette inadéquation lexicale engendrera ? Globalement, deux premières possibilités se profilent, à savoir que soit il y a un problème dans l'interaction, soit il n'y en a pas. Le problème en question est un problème de ratification de ce que le locuteur dit par les interlocuteurs. Il existe alors quatre éventualités selon que le problème se pose au locuteur seulement, à l'allocutaire, aux deux interlocuteurs ou à aucun des deux.

Le locuteur a donc une opinion *a priori* sur ce que va penser l'allocutaire à l'écoute de son discours et nous soumettons l'idée que c'est cela qui est exprimé par la prosodie du connecteur. Il ne nous est pas possible de faire figurer ici la totalité de notre analyse, mais nous pouvons toutefois en exposer les premières conclusions. Suite à cette étude, nous avons mis au jour le fait qu'il existait des moyens complémentaires de signaler par la prosodie *de*

disons la teneur d'un problème. Nous allons les résumer un par un selon le degré de pertinence que nous leur reconnaissons :

- saillance prosodique de *disons* par rapport au contexte.
- présence d'une cloche mélodique sur /zon/.
- présence d'une cloche mélodique sur /di/.
- présence d'une pause avant et/ou après *disons*. La pause avant ou après *disons* a plus ou moins d'importance dans le processus interprétatif selon que le mot de discours soit antéposé ou post-posé.
- focalisation de l'item problématique.
- ralentissement du débit sur *disons* ou sur la séquence discursive problématique introduite.
- focalisation de l'item ou des items avant *disons* et qui ne constituent pas l'item problématique.
- présence de pauses significatives dans la séquence discursive précédent *disons*.

Plus les différents moyens d'expressions parmi ceux présentés ci-dessus sont employés simultanément, plus le problème en question est présenté comme important. A l'inverse, nous postulons que moins la prosodie de *disons* est contrastée par rapport à celle de son contexte, voire même réalisée de manière plus faible, cela ayant pour effet de ne pas attirer l'attention des interlocuteurs sur le mot de discours, et *a fortiori* sur le sens de celui-ci, moins le problème en question est présenté comme important.

Il nous semble important d'apporter ici une précision quant à la notion de problématicité que semble marquer le connecteur *disons*. La notion de « ce à quoi il est nécessaire de prêter attention » nous semble plus adaptée que la simple notion de problématicité. Il ne s'agit peut-être d'ailleurs pas toujours réellement d'un problème qui est signalé mais plutôt de quelque chose de remarquable sur la scène attentionnelle.

Relativement au premier classement en 4 types de sens auquel nous avons abouti lors de notre première étude de *disons*, il ne nous semble y en avoir que 2 désormais, qui correspondent aux extrémités d'une échelle et que nous pourrions synthétiser ainsi :

- *disons* sur lequel le locuteur porte un marquage attentionnel (le problème est signalé comme important).
- *disons* sur lequel le locuteur ne porte pas de marquage attentionnel (le problème est signalé comme sans importance).

Ce nouveau classement sous-entend que par rapport aux 4 éventualités de problème pouvant se poser ou non au locuteur et/ou à ses allocutaires, il n'y aurait en fait que 2 manières de les manifester. Il est possible que dans ce cas il ne soit nécessaire de porter un marquage attentionnel que lorsqu'il y a un désaccord de points de vue entre les intervenants.

2. Le cas de *en fait*

Nous nous sommes ensuite intéressée au connecteur *en fait*. Celui-ci est également bisyllabique avec une consonne fricative, /f/, en position intersyllabique.

Nous partons d'un typage sémantique selon lequel *en fait* peut présenter 2 types d'emplois :

- Les emplois d'explication. Ils se trouvent en situation d'élaboration de réponse à une question. Par exemple « en fait j'aurais dû venir mais j'ai eu un empêchement. »
- Les emplois de contradiction. Ce qui est dit infirme ce qui a été dit antérieurement. Par exemple « en fait c'est faux je n'étais pas là hier. »

Notre hypothèse de départ était que la prosodie permettrait de distinguer les emplois d'explication des emplois de contradiction, imaginant que ce serait ces derniers qui présenteraient un marquage attentionnel. A l'inverse de nos hypothèses, nous concluons de cette étude que la prosodie permet d'exprimer deux rapports attentionnels à ce qui est dit, que

ce soit pour les emplois d'explication, de signalement d'un problème ou de contradiction de *en fait* :

- présenter ce qui est dit comme surprenant et inattendu, comme problématique, ou comme un argument de poids. La prosodie permettant de signifier cela sera, par ordre de pertinence :
 - une rupture prosodique de *en fait* par rapport à son contexte (par la mélodie et/ou l'intensité).
 - une collocation de *en fait* avec une ou plusieurs pauses.
 - une réalisation très longue de *en fait*.
 - une mélodie montante sur le connecteur dans son intégralité ou sur *fait*.
- présenter ce qui est dit comme légitime ou non surprenant. Réciproquement, les possibilités prosodiques seront les suivantes :
 - une intégration prosodique de *en fait* par rapport à son contexte.
 - une absence de pauses en collocation avec *en fait*.
 - une mélodie descendante sur le connecteur dans son intégralité ou sur *fait*.

Il est également possible d'observer une gradation dans la mise en évidence du caractère surprenant du discours. Celle-ci sera notamment accentuée par la présence simultanée des diverses possibilités prosodiques évoquées. Ajoutons qu'il est perceptivement difficile de déterminer avec précision quel est le degré d'étonnement ou d'importance de la contradiction mise en jeu dans le discours.

3. Le cas de *quelques*

Enfin, nous avons orienté nos recherches sur le quantifieur *quelques*. Cet item est phonétiquement très différent des connecteurs que nous avons étudiés jusqu'ici. Il ne comporte aucune consonne fricative mais deux consonnes occlusives /k/ et une consonne liquide /l/.

Cet item peut présenter des interprétations de type « quantité faible » (« je suis revenue de vacances il y a quelques jours ») ou de type « quantité non négligeable » (« j'ai quelques biens dans l'immobilier »). Ce sont notamment ces deux types d'emplois opposés que nous avons été amenée à tester.

Nous avons émis l'hypothèse selon laquelle il serait possible qu'il y ait un marquage prosodique sur les emplois de *quelques* signifiant une quantité non négligeable alors que les emplois pour lesquels *quelques* signifierait une quantité négligeable seraient non marqués prosodiquement. Une fois de plus, notre étude nous a permis d'aboutir aux conclusions suivantes : il existe bien un marquage sur *quelques* mais nos observations vont à l'encontre des hypothèses que nous avons formulées de manière intuitive. Le marquage attentionnel peut se porter tant sur des emplois ayant le sens de « quantité non négligeable » que sur des emplois exprimant plutôt « une quantité faible ». La discrimination ne porte donc pas sur la quantité en question exprimée mais sur le fait que le locuteur cherche à attirer l'attention du locuteur sur celle-ci, faible ou forte, en faisant de la quantité la tête sémantique de l'énoncé, dans le but de lui faire prendre conscience de quelque chose. Les corrélations forme prosodique/sens sont les suivantes :

- prosodie de *quelques* intégré à la prosodie contextuelle : *quelques* n'est pas la tête sémantique de l'énoncé.
- rupture prosodique de *quelques* avec la prosodie contextuelle par une mélodie et/ou une intensité plus aiguë ou plus forte : *quelques* devient la tête sémantique de l'énoncé :
 - la quantité exprimée est faible (= *peu*)
 - la quantité exprimée est forte (= *beaucoup*)

- rupture prosodique avec la prosodie contextuelle par une mélodie et/ou une intensité plus grave ou plus faible : *quelques* ne devient pas la tête sémantique de l'énoncé mais il exprime une nuance sémantique différente des autres cas évoqués qui a pour effet de présenter une double lecture minorante de *quelques*.

Il existe 4 sous-types que l'on pourrait gloser ainsi « la quantité est faible mais ça n'a pas d'importance », « la quantité est faible mais c'est un élément qui mérite d'être pris en considération dans l'argumentation », « la quantité est significative mais ça n'a pas d'importance », « la quantité est significative et c'est un élément qui mérite d'être pris en considération dans l'argumentation ».

Comme c'était déjà le cas pour *enfin*, la prosodie n'a pas de rapport direct avec l'interprétation.

La quantité faible peut être marquée par le locuteur, ce qui signifie donc qu'il ne faut pas négliger quelque chose d'a priori négligeable. L'argumentation du locuteur vise à changer certaines perceptions des interlocuteurs. Le locuteur anticipe les pensées de l'interlocuteur et imagine a priori qu'il accorde ou non de l'importance à quelque chose. Ce sont ces croyances précisément qui vont influencer sur la prosodie du discours. La pertinence revient à exprimer son rapport aux choses seulement dans le cas où celui-ci est perçu a priori comme différent de celui des autres. Ainsi, un locuteur ne signalera de manière attentionnelle qu'une quantité est faible par *quelques* que si elle n'était pas apparue comme telle aux yeux des interlocuteurs.

Notre étude des 4 items nous a conduite à la même conclusion concernant la prosodie, celle-ci est toujours corrélée à un marquage de la dimension attentionnelle. Il existe des emplois différenciés mais pas de corrélation type d'emploi/prosodie. Il demeure toutefois une différence dans la relation aux choses exprimée par le locuteur entre *enfin* et les autres connecteurs. Pour *enfin*, il s'agit plutôt de signaler le rapport à la résolution du problème alors que pour les autres il s'agit plutôt de faire attention à quelque chose, la prosodie est plus pragmatique. Ce travail étant en cours, nous n'avons pas encore de moyen de savoir précisément si ce marquage est identique dans tous les cas.

IV. Conclusion

Affiner la sémantique et décrire la diversité des emplois de façon plus précise passe par une prise en compte de la dimension prosodique. Celle-ci impose un élargissement très important de la notion de forme linguistique, ce qui permet d'assurer une description plus riche du « signifiant » et une description plus riche du « signifié ».

La prise en compte de la prosodie peut paraître absurde a priori mais si l'on admet que l'un des objectifs principaux de la sémantique est de rendre compte de la polysémie, si l'on s'accorde avec Lieber (Lieber 2002) sur l'importance de la polysémie pour une théorie morphologique, alors il est clair que la relation forme linguistique/sens impose de ne pas assimiler la forme linguistique et la forme phonématique. Si le morphème est lui associé à une forme phonématique plutôt que prosodique, nos conclusions nous amènent toutefois à repenser la notion de signifiant. Il existe plusieurs formes phonologiques pour une forme phonématique. La forme du *enfin* de soulagement et celle du *enfin* de type « ce n'est pas trop tôt » présentent une véritable différence phonologique alors que ces occurrences sont constitués de la même suite de phonèmes. Il est donc indispensable d'apporter un élargissement de la notion de forme linguistique au niveau lexical.

Bibliographie

Benveniste, E. (1954), « Problèmes sémantiques de la reconstruction », *Word*, X, 2-3, repris dans *Problèmes de linguistique générale*, 1, 1966. Paris, Gallimard. 289-307.

- Bertrand R. & Chanet C. (2005), Fonctions pragmatiques et prosodie de enfin en français spontané In *Revue de Sémantique et de Pragmatique* n°17, pages 41-68.
- Dostie G. (2004), *Pragmaticalisation et marqueurs discursifs, analyse sémantique et traitement lexicographique*. Duculot, Bruxelles, Belgique.
- Ducrot O (1987), « L'interprétation comme point de départ imaginaire de la sémantique », in *Dire et ne pas dire* ([1972], 1991. Paris : Hermann.
- Fischer K. (2006), K. Fischer (ed.) *Approaches to discourse particles*, Amsterdam, John Benjamins.
- Nemo F. (2000), « *Enfin, encore, toujours* entre indexicalité et emplois », in Englebert A. et al (éd.), *Actes du XXIIe Congrès international de linguistique et de philologie romanes*, (Bruxelles, juillet 1998), Tübingen, Max Niemeyer Verlag, vol. 7 : p. 499-511.
- Pustejovsky J (1995) *The Generative Lexicon*. The MIT Press, Cambridge, London, UK.